

le peuplier et l'eau, ou l'une des figures de la nature populaire

par **Sophie Le Floch¹** et **Nicole Eizner²**

¹CEMAGREF, 45290 Nogent-sur-Vernisson. ² CNRS-GRMS, université de Paris-X, 92001 Nanterre cedex

Le terme de « nature » ne dit pas seulement le support terrestre de nos activités, ni la somme des inventaires scientifiques comptabilisant les espèces et les habitats, ni la métaphysique... De par la vie qu'elle incarne, au travers de ses formes variées, animées et changeantes, la nature est aussi - et peut-être surtout - l'univers du sensible, dans lequel nous ne nous laissons pas de projeter nos désirs et nos angoisses. Il y a eu ainsi des représentations de la nature selon les époques, les groupes sociaux, les cultures.

La culture savante n'a eu de cesse de produire codes et schèmes donnant à voir la nature. Aujourd'hui encore, il serait difficilement envisageable d'aborder la question de l'appréciation sensible de la nature sans en référer aux paysages de Poussin ou aux rêveries de Rousseau. Pourtant, des voix s'élèvent, soulignant la nécessité de prendre en compte l'existence de sensibilités propres aux populations vernaculaires et qui ne peuvent être conçues indépendamment de l'ensemble des pratiques techniques et sociales (Larrère R., 1996). Et si les sensibilités des habitants et des usagers sont si souvent encore occultées, ce serait, tout simplement, parce qu'elles ne s'expriment pas, ou bien alors selon des modes et dans des formes (nains de jardin, cabanons de villégiatures ...) qui ne sont pas légitimés par les discours dominants.

A partir d'une réflexion basée sur l'analyse d'un cas concret, nous voudrions avancer ici quelques idées qui pourraient être autant de pistes en direction des représentations populaires de la nature. Nous nous inspirons d'une recherche consacrée au peuplier (Le Floch, 1996), objet *a priori* banal s'il en est, et qui conduit à rencontrer des espaces qui sont parmi les plus quotidiens et les moins spectaculaires au sens littéral du mot ; plus précisément, nous retiendrons comme base de réflexion cette partie de la recherche qui a consisté en une série d'enquêtes menées auprès d'un échantillon le plus diversifié possible d'habitants et d'usagers des marais de la Sensée.

Nous décrirons d'abord le modèle d'appréciation paysager des marais de la Sensée tel qu'il est partagé par ses usagers et montrerons en quoi ce paysage fonctionne comme un véritable schème d'appréciation de la nature. Puis, à partir d'une réflexion sur la construction sociale de ce paysage, nous évoquerons, avec une liberté de ton qui fait écho aux sentiments recueillis sur le marais auprès de ses usagers, ce que peuvent être l'importance et la signification des représentations populaires de la nature, dont le peuplier fait partie intégrante.

Le paysage des marais, ou la nature animée

A la frontière des départements du Pas-de-Calais et du Nord, à une vingtaine de kilomètres à l'est d'Arras, les marais de la Sensée marquent la limite entre l'Artois, pays de grands plateaux aux vagues ondulations, et la Flandre, pays plat de basse plaine. Longtemps, ils furent considérés comme un véritable *no man 's land*, un endroit inaccessible, capable même de devenir un réel obstacle lorsque la défense du pays l'exigeait : outre le canal et le cours de la Sensée, outre les dépressions creusées lors de l'extraction de la tourbe et transformées en étangs, un système d'écluses permettait, en temps de guerre, d'élever le plan d'eau de deux mètres.

Aujourd'hui, de milieu repoussant, les marais sont devenus un lieu attractif, synonyme de détente et de plaisir. De façon saisonnière, ils drainent toute une population venue des grandes villes du bassin minier et des environs, situées dans un rayon de 10 à 30 km, voire beaucoup plus : Arras, Douai, Lens, Valenciennes, Lille... Le temps d'un week-end ou des vacances estivales, les innombrables caravanes, les mobilhomes et les chalets s'animent, les berges se peuplent d'une foule de pêcheurs et de promeneurs.

Un paysage d'eau, de peupliers... et d'hommes

Ce qui frappe tout d'abord, c'est à quel point l'évocation de l'espace des marais parvient à faire vibrer la corde sensible des habitants et des usagers. Ceux-ci partagent largement une représentation des marais de la Sensée possédant des traits bien affirmés ; le paysage des marais est perçu comme une entité globale constituée de trois facettes.

L'eau occupe la place centrale des évocations du paysage de marais. Elle est celle qui justifie tout le reste : la végétation, les animaux, les hommes, le bonheur... Mais elle est aussi celle qui est mise en valeur par tout le reste : le tableau ne trouve tout son sens que grâce à l'étroite association entre l'eau et tout un cortège d'éléments qui en fait un lieu de vie et d'animation. En particulier, le rôle des



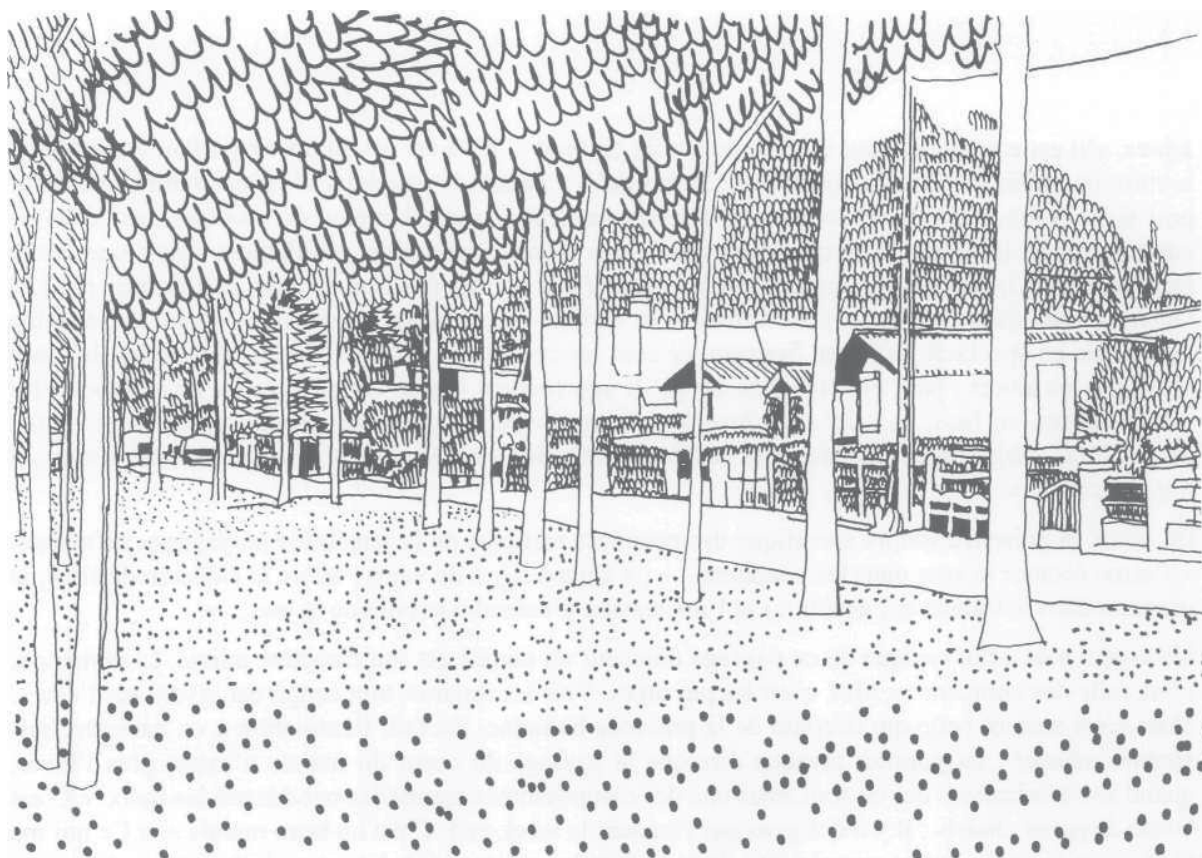
arbres, s'il est essentiellement un rôle de « toile de fond », n'en est pas moins important car assurant la mise en valeur de l'eau. A ce niveau, le fait qu'il s'agisse de peupliers n'est pas indifférent : leur port droit et élevé est décrit comme les rendant particulièrement à même de produire des effets de contraste avec les plans horizontaux des étendues d'eau. Plus qu'un peuplement ayant une réelle épaisseur, plus qu'un espace apprécié en lui-même (« Je ne vais pas dans le bois, je n'oserais pas [...] On rentre pas dans le bois »...), les arbres sont surtout un rideau de verdure qui donne sa véritable dimension au spectacle de l'eau. Souvent, ce sont les coupes qui font prendre conscience de la place tenue par les arbres : pour ces enquêtés, ce qu'ils appréciaient le plus étaient « ce qu'on a démolit : les grands arbres, en face. [...] On avait pris des photos, avant la coupe des peupliers. On ne reconnaît plus. C'était magnifique, les peupliers des deux côtés de la rivière » ; « C'est moche, maintenant. Il n'y a plus rien ».

En outre, la présence sonore spécifique des peupliers participe de la sensibilité au paysage de marais. « J'aime écouter le vent dans les peupliers... » ; « Quand il y a du vent, j'ouvre le cabanon derrière, je me mets dans le transat et j'écoute : j'ai l'impression d'entendre le bruit de la mer... »

Un aspect tout à fait typique de ce paysage du coeur du marais est son caractère animé. L'animation, c'est celle des animaux : « Moi, c'est les paysages. Voir les canards, tout ce qui est vivant sur l'eau ». Mais c'est surtout celle qui découle de la présence humaine. De fait, l'animation a un caractère saisonnier marqué ; on pourrait presque dire que le paysage du coeur du marais n'existe plus l'hiver, quand ses admirateurs qui en sont aussi une des composantes essentielles ont déserté les lieux. « C'est bordé de petits chalets ; il y a des gens qui viennent le week-end. C'est un beau marais ». « Ce qui me plaît, c'est les gens qui se promènent : ils regardent les maisons (chalets et mobilhomes) ». Cet autre enquêté aime « regarder les pêcheurs... Surtout pendant les vacances : il y a des gens dans les caravanes qu'on peut regarder ».

Outre leur rôle de toile de fond, les arbres déterminent en eux-mêmes une deuxième facette du paysage de marais aux yeux des usagers : si les plantations de peupliers entourant le marais ne constituent pas en effet un paysage forestier à proprement parler - c'est-à-dire renvoyant à la seule masse des arbres et à l'idée de profondeur -, ils forment un paysage de transition, à la fois ceinture protectrice vis-à-vis de l'extérieur et « entrée » de marais. A la fois, ce paysage possède une ambiance propre et prend tout son sens dans la promesse d'un « au-delà » des arbres qui lui est indissociable, cet au-delà étant les bords de l'eau. Sous les arbres, on ne reste pas vraiment, mais on y passe forcément et, de l'intérieur ou de l'extérieur du marais, ce sont eux que l'on a pour horizon. A nouveau, des caractéristiques propres au peuplier sont soulignées : les allées « monumentales » plantées le long des voies d'accès ou les plantations claires, peu profondes et relativement propres et ordonnées, sont décrites comme les éléments typiques constitutifs de ce paysage de transition. Bien souvent, quelle que soit la structure décrite - alignements le long des chemins ou plantations en plein - c'est la notion d'« allée », d'« entrée » ou d'« accès » qui est utilisée. « Ici, regarde les plantations d'arbres, ça fait une allée, et il y a des étangs de part et d'autre ! » ; quand elle part se promener dans le marais, cette autre enquêtée « passe sous les arbres. Ça fait un tour superbe » ; et pour celle-ci, c'est « Tout à fait notre paysage ! Tout à fait. Les yeux fermés, on irait ! »

Enfin, la troisième facette du paysage de marais est celle qui correspond à la silhouette des arbres se profilant à l'horizon de l'espace agricole. Marais et plaine agricole sont en quelque sorte deux contraires dont le rapprochement implique une mise en valeur réciproque, par effet de contraste. Le marais contribue ainsi à une certaine lecture du paysage rural ; par ailleurs, la vue du rideau d'arbres se déployant dans les lointains suffit à faire surgir l'image toute entière des marais aux yeux des populations locales. Les cimes hautes et régulières des peupleraies agissent en « porte-paysage ». Ainsi, cet enquêté dit combien il aime « tout l'ensemble. Du mont Robin, on domine tout le versant ; on voit l'écrin de verdure. Le coup d'oeil est très joli » ; « on a ce rideau d'arbres et, derrière, les



marais ». « Chez nous, il y a une ligne qui barre l'horizon à chaque fois qu'on regarde » : « ligne de désirs », aurait-on envie de préciser, tant les marais sont des repères importants dont chacun possède l'image en lui.

Le paysage des marais, véritable schème d'appréciation de la nature

En fait, il est avéré que ce paysage de marais, largement reconnu au sens fort du terme par les habitants et par les usagers dont certains viennent parfois d'assez loin, possédant une représentation très structurée et dotée d'une forte charge émotionnelle, ne vaut pas seulement en tant que paysage des marais de la Sensée : il participe d'un schème d'appréciation de la nature ayant une signification à une échelle régionale beaucoup plus large. Pratiquement toutes les personnes interrogées à propos de la Sensée ont mentionné à un moment ou à un autre d'autres « marais », plus ou moins importants, plus ou moins éloignés. Elles montrent ainsi combien ce modèle paysager du marais est une représentation importante dans l'imaginaire collectif des populations du Nord-Pas-de-Calais, voire de Picardie : ici, qui n'a pas dans le cœur son coin de marais, fortement investi de sentiments mêlant l'affectif et l'esthétique, les souvenirs d'enfance et les récits légendaires, la mémoire des escapades de fin de semaine et des parties de pêche inoubliables ? Une référence en particulier revient avec une étonnante constance, au point de signifier qu'il s'agit là de l'archétype du paysage de marais régional : les marais de la Somme.

Finalement, toute l'importance du schème du marais se comprend si l'on conçoit que lui seul est capable de remplir le rôle de « vrai » morceau de nature dans une région marquée par un relief plat et par la rareté des forêts. Certes, il y a le littoral, mais souvent décrit comme sur-fréquenté ainsi qu'approprié par d'« autres », qui sont des catégories sociales plus favorisées ou des gens venus d'autres régions. Quant à la forêt, cet archétype de la nature, « il n'y en a pas, ici » ; ou alors - et même des forêts comme Marchiennes sont classées dans cette catégorie - des petites, d'aspect « pas

très beau, pas génial. Ca nous a semblé étriqué, on arrive tout de suite au bout ». « De boisé, ici, y a que le marais. Sinon, c'est la plaine, y a pas grand-chose » ; sinon, ce n'est que « des champs, rien que des champs [...]. Rien à l'horizon ! ».

Ici, c'est donc l'élément eau qui confère le statut de nature aux espaces de marais ; plus exactement, c'est l'eau accompagnée de son cordon de végétation haute, en particulier les peupliers, puis les saules : « Les arbres ? ici, c'est le peuplier. Puis le saule, aussi. Y a que ça, ici », « c'est les arbres de marais ». Bref, c'est l'association de l'eau et de l'arbre représenté par des espèces de milieux humides qui fait de la représentation du marais celle d'un morceau de nature. Une association encore réaffirmée dans cette exclamation d'une enquêtée : « Les bois, ici, c'est des marais ».

Le marais, opposé et complément de la ville

Là où cette représentation du paysage de marais est la plus forte, là où elle est une vraie motivation, c'est parmi les enquêtés appartenant à des milieux urbains et de condition modeste : c'est-à-dire les vacanciers séjournant temporairement dans le marais et les résidents installés récemment dans les villages voisins et ayant pour origine les grandes agglomérations de la région.

Le paysage de marais est une construction urbaine. Ce qui suppose qu'il est à la fois opposé et complément de la ville (Eizner, 1995).

Entre dépaysement...

Ici, ce que les citadins cherchent en premier lieu n'est pas tant la rencontre avec le marais lui-même qu'une échappatoire à la ville. Toutes les personnes rencontrées et originaires d'un milieu urbain ont témoigné des difficultés liées à la vie urbaine, voire de situations d'échec attribuées au fonctionnement de la société urbaine, comme le chômage. Quand elles sont amenées à s'exprimer sur ce que leur apporte le marais, ce sont d'abord les affres de la ville qui sont exposées : bruit, pollution, laid, insécurité, problèmes de voisinage, travail pénible des uns et chômage des autres, maladie... Dans ce contexte, le marais tient fonction d'antidote. « On recherche le calme, la tranquillité. On habite Tourcoing, c'est la ville, le bruit... ». Le marais est rupture et ressourcement : « C'est le calme avant tout ; ici, tu penses à rien d'autre ». Il est pourvu de vertus hygiéniques voire thérapeutiques : « On a le bon air, ici. Sur Douai, c'est pollué. C'est très sain, ici » ; « Ils m'ont trouvé une angine de poitrine. On vient se reposer pour ça aussi ».

Le marais, antidote aux maux urbains, est dépaysement. Ses paysages sont source d'émerveillements toujours renouvelés. Ils sont le décor enchanté des moments de loisirs, des vacances. Le dépaysement qu'ils procurent ne se lit pas seulement dans les descriptions enthousiastes du marais, mais aussi dans la façon de parler du trajet qui conduit au marais : le trajet vers le marais est presque évoqué comme un acte symbolique, un passage, un voyage durant lequel défilent les images des vacances, souvenirs et désirs à la fois. Les vacances dans le marais étaient pour beaucoup les seules possibles, et le témoignage suivant est en quelque sorte le lot commun de la majorité des usagers du marais : « Avant [dans l'enfance], j'allais à Arleux pour les vacances [les parents avaient un chalet]. Mon père et mon frère, c'était la pêche. Nous, on faisait pas grand-chose : on nageait avec ma soeur dans l'étang ; on faisait des tours en barque, des promenades dans les champs ».

Toutefois, le marais n'est pas considéré comme le dépaysement par excellence, et l'on sent bien que, dans l'imaginaire des personnes, les grands archétypes paysagers demeurent la montagne et la mer. Ceux-là sont les « vrais » paysages qui « dépaysent », ceux que des siècles de diffusion d'images

peintes ou photographiques ont exalté et qui ont fini par être légitimés par la mémoire collective. « Nous, on partait parfois vraiment en vacances : alors, on allait à la montagne ».

Le marais est non pas dépaysement par excellence mais dépaysement par rapport à la ville, au quotidien, et c'est aussi peut-être pour cela qu'il apparaît si important aux yeux de ses usagers.

...et familiarité

Mais, en tant qu'« anti-ville », le marais n'échappe pas à la ville, il existe avant tout par différenciation avec elle : il n'est finalement que son complément, en quelque sorte sa cour de récréation. Le marais devient le lieu de projection de valeurs et de liens sociaux, selon un phénomène vital à leur renforcement. Ici, la nature est créée en prolongement de la vie en société et au foyer domestique.

Nous avons vu que la présence humaine était une composante capitale de la représentation paysagère du marais ; en corollaire est décrite l'importance des liens sociaux qui se tissent dans l'espace du marais et de ses environs. Tout particulièrement, les valeurs familiales trouvent ici un lieu d'expression privilégié. Le marais est le lieu où l'on peut non seulement se ressourcer soi-même mais retrouver vraiment sa famille. Les activités récréatives apparaissent comme autant de petits rituels qui ont pour but de redonner force à ces liens : promenade, pêche, pique-nique... « C'est la pêche, le repos, en famille » ; c'est le cadre de la sortie « en famille, le dimanche ». Les amis ne sont pas en reste : « la pêche [...], à plusieurs, surtout pour manger les grillades après dehors ! »

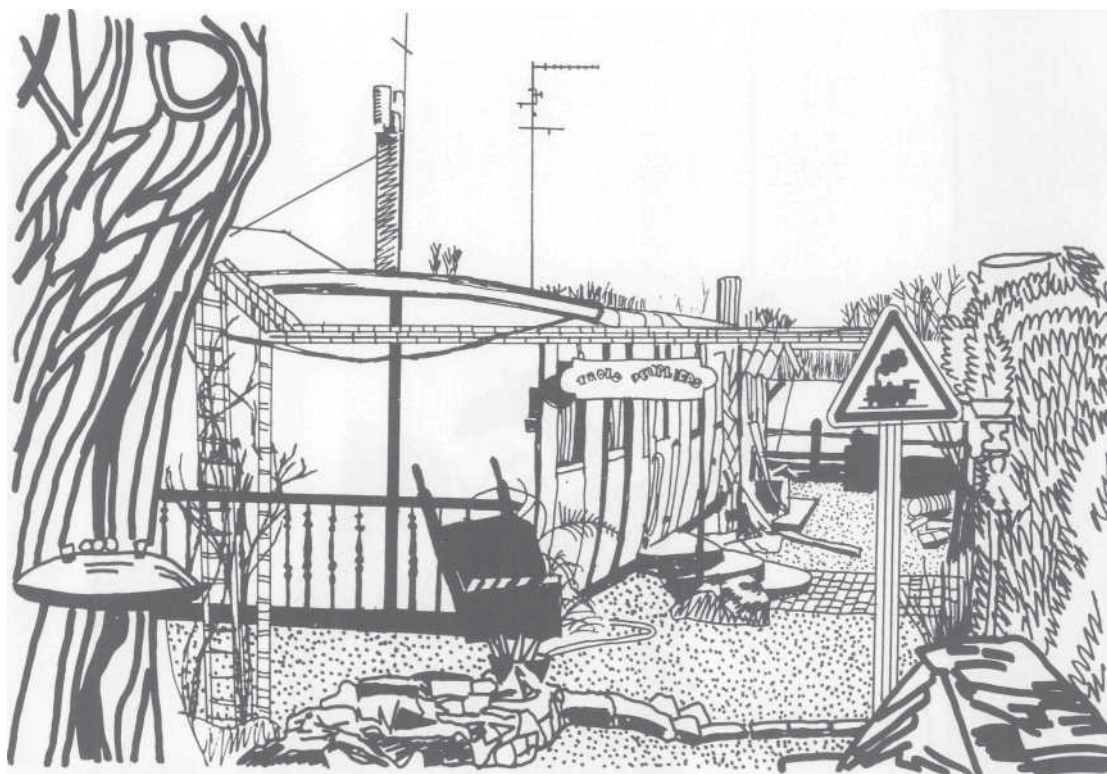
Le phénomène de la cabanisation, se développant dans certaines parties du marais, peut être lu comme une expression de cette re-création de nature dans le but de prolonger la vie en société et au foyer domestique, sur le mode urbain. Chalets et mobilhomes, installés au bord de l'eau et sous les arbres, doivent permettre à leurs habitants saisonniers de se ressourcer au cœur de la nature. Paradoxalement, ils remplissent cette fonction tout en devenant, au bout du compte, une sorte de réplique de la ville. Près d'Hamel, les « chalets » se sont transformés en constructions « en dur » depuis longtemps, les peupliers ont été coupés car ils étaient perçus comme menaçant les habitations, les jardins qui autrefois s'étendaient au bord de l'eau se tournent vers la « rue » qui a remplacé le chemin en terre et vers les constructions voisines, aux vacanciers temporaires a partiellement succédé une population de résidents à l'année... Partout, la moindre caravane s'entoure d'« annexes » diverses, disposées dans le périmètre du jardin que matérialise une clôture ; l'été, les camping se hérissent d'antennes télé...

La notion de confort s'impose avec force. S'immerger dans la nature ne signifie pas, loin s'en faut, qu'on recherche l'aventure et le contact avec ce que le marais a de plus sauvage ! La nature devant faire oublier les problèmes du quotidien, il ne s'agit pas de s'immerger dans un monde inconnu pour risquer d'être confronté à on ne sait quels désagréments... La nature « antidote », la nature saine et source de bien-être, est une nature propre et facilement accessible. Les critiques à l'égard du manque d'entretien des marais sont légion : « c'est plein d'herbe ! », « ils devraient faire un gazon ! », « le bois est pas assez nettoyé »...

Une notion primordiale pour comprendre la construction du paysage de marais est celle de « familiarité », en ce qu'elle renvoie à la fois à la famille et à l'habitation, à la proximité matérielle et affective. La fréquentation du marais, cet espace proche de la ville, est caractérisée par un processus de fidélisation ; fidélisation qui aboutit bien souvent à la sédentarisation complète. Un échec vécu en ville (licenciement...), la rencontre avec le futur époux à l'occasion des vacances, l'arrivée à la retraite... sont autant d'occasion de provoquer la sédentarisation. « C'est pas trop loin de Douai. Nous, on cherche ce qui est pas trop loin » ; « On vient depuis 32 ans. Tous les ans. [...] On se connaît tous ; on ne s'ennuie jamais ». « Le mari de ma marraine a une maison secondaire ici (dans le marais d'Hamel) [...]. Au numéro 11, c'est mon parrain ; il habite là toute l'année » ; telle autre enquêtee

originaires de Valenciennes a connu son mari dans les marais et a fini par venir habiter à Ecourt, avant que ses parents ne viennent définitivement s'installer dans un village voisin à l'occasion de la retraite...

En bref, la construction urbaine du paysage de marais par le biais des pratiques de loisirs revient à inventer un morceau de nature qui permet de mieux revenir à la ville. La ville se trouve en quelque sorte transportée dans les marais, et les marais sont une étape sur le chemin qui ramène à la ville. C'est aussi cette idée qui se trouve derrière les remarques de ce type : « on va revenir tout le mois de juillet [...] ; on sera reposé pour l'année, après ! ».



Pour les villageois : distanciation par rapport aux « gens des villes » et appropriation du marais

Enfin, on ne saurait montrer que le marais est une construction urbaine sans évoquer le point de vue de ceux qui sont nés et ont toujours vécu dans les communes attenantes au marais. Ceux-ci mettent en effet un point d'honneur à montrer une certaine distance vis-à-vis du marais, qui répond en fait à leur besoin de différenciation vis-à-vis des « gens des villes ». D'abord, ils rappellent l'appropriation physique voire juridique des marais par les gens externes : « c'est beaucoup des trucs de vacanciers » ; « sur Saudemont, on n'a pas le droit d'y aller, c'est à Béghin ». Puis ils signifient aussi qu'ils n'appartiennent pas au même monde, n'ont pas les mêmes besoins ni les mêmes préoccupations : « Non, on n'y va pas. On travaille. On n'a pas le temps. C'est pour les vacanciers, le marais » ; et puis, on est déjà « trop dehors toute la semaine pour ça ! ».



Finalement, ils se représentent le marais comme un lieu physiquement éloigné : si cela paraît *a priori* un comble, il faut en fait y lire l'éloignement « psychologique ». « On habite Rumaucourt, on n'a pas l'occasion d'aller dans le marais », affirme cette habitante d'un village situé aux portes du marais ; « Nous, on est plutôt éloignés des marais », confie également cet agriculteur résidant à Saudemont.

Pourtant, force est de constater que, au-delà de cette nécessité de se démarquer des catégories sociales urbaines qui investissent le marais, les villageois font également de ce dernier un espace de liberté ; d'ailleurs, les représentations du paysage de marais sont identiques chez les citadins et chez les agriculteurs ou autres personnes originaires des lieux. Seulement, les locaux se démarquent par des modes de fréquentation un peu différents : ils y vont tôt le matin, ils le pratiquent aussi l'hiver, vont plus dans les endroits qui ne sont pas peuplés de caravanes. Bref, ils se gardent leurs bouts de marais à eux : « nous, on a tout refusé, les chalets, tout. [...] les habitants voulaient garder leur marais ». Ils ont aussi besoin de cet espace de liberté. « C'est le lieu de promenade. Tous les jours, le matin. Mon mari aussi. On fait le tour du marais. C'est pour respirer l'air pur, le repos, la promenade, la distraction ». D'une façon générale, le marais est l'anti-quotidien : on va dans le marais « pour pas regarder la télé : sinon, le dimanche, on se met devant sa télé ! ».

En fait, le marais apparaît avant tout comme le complément et l'opposé du monde du travail et du quotidien dont la ville est la principale métaphore. Mais pour les villageois aussi, le marais a cette fonction vitale qui permet de mieux « redémarrer » : il est l'opposé et le complément de l'espace agricole et du village. Cette habitante de Rumaucourt vient chercher « l'air pur, l'air est plus pur que dans le village. On y va de bonne heure, après on travaille bien ! ».

Le peuplier, un emblème d'une nature humble

A partir de cette présentation des attitudes à l'égard du marais, on peut peut-être commencer à réfléchir sur les représentations de la nature dans les couches populaires. Nature, qui est recherche du calme, du vert, du vent dans les arbres, de l'eau qui coule. Une nature de proximité, modeste, qui n'est en aucun cas celle de la solitude où l'on retrouve son être et son moi dans un dialogue avec les éléments. Le contraire du « promeneur solitaire » et de ses exaltations. C'est une nature peuplée, une nature de sociabilité où l'on retrouve les autres, où l'on partage avec eux, où justement le calme, le vert et les arbres ne sont appréciés que parce qu'ils sont synonymes et symboles de la liberté, par rapport aux mille contraintes de la vie quotidienne, aux mille soucis d'une vie subie plus que choisie. Un moment de relations sociales non imposées, d'absence de hiérarchie, où l'on retrouve des pairs, des égaux, venus eux aussi se ressourcer « à la bonne franquette », dans une nature familière, où problèmes de travail (ou d'absence de travail !), soucis d'argent, etc., peuvent un moment être mis de côté.

Le peuplier des marais fait partie intégrante de cette nature-là. Il est un arbre du petit peuple, familier, rustique, sécurisant. Pas un arbre noble comme le chêne ou le hêtre, pas une futaie glorieuse. Non, un arbre solide, connu, sans « frime », un arbre qui est comme la quintessence de ces visions sans prétention de la nature, de l'eau, des arbres, du vent. Il fait penser au pêcheur à la ligne, il fait penser à la découverte de la nature, lors des premiers congés payés du Front populaire en 1936, tout cet émerveillement devant le fait de pouvoir échapper à l'usine, aux appartements confinés et sordides. Un arbre humble, celui d'une certaine France prolétaire et chaleureuse, dont on garde des traces grâce au cinéma d'avant-guerre, grâce aux poèmes de Jacques Prévert ou aux photographies de Henri Cartier-Bresson, Willy Ronis et Robert Doisneau. C'est l'arbre d'après les banlieues, juste après, là où commence la campagne, celui proche des cabanons, du jardin ouvrier. L'image de bambins en liberté, de femmes entre elles, et de fratries d'hommes en maillots de corps blancs. La ripaille et le jeu

de boules. Une nature socialisée et libertaire, où l'on se fréquente entre égaux. Elle n'est ni romantique, ni fusionnelle, elle n'est pas une recherche de « l'ego », plutôt un symbole de la détente, du plaisir de vivre volé au travail, à la monotonie contrainte et survoltée de la vie quotidienne, de ses horaires, du petit chef, de la hantise du chômage, ou de la déprime de ne pas avoir de travail, pour un moment au moins.

Ainsi cette affaire des représentations du peuplier (au moins dans les marais), qui au premier abord peut apparaître un thème de recherche un peu ténu, se révèle-t-elle à la fin du compte être riche de révélations *a priori* insoupçonnées. Le peuplier porte témoignage de ce qu'est le « beau » paysage dans les couches populaires, de ce qu'est la nature, de ce qu'est la sociabilité, de ce qu'est la liberté et beaucoup d'autres choses encore. Bref, à sa manière, il permet de comprendre un des éléments qui fonde la culture des humbles, et par la même occasion la culture de ceux qui le sont moins, le plaisir de l'eau et de l'arbre, dans une nature toujours pleine des autres (comme dans les campings), et pleine de désirs. En tout cas, c'est une lecture. Il y en a beaucoup d'autres possibles, bien sûr •

Références bibliographiques

- EIZNER N., 1995. La forêt, archétype de la nature. In : *La forêt, les savoirs et le citoyen*. ANCR, pp. 17-19.
- LARRÈRE R., 1996. Paysans, marché, paysages. *C.R. Acad. Agri. Fr.*, 82(4), 95-104.
- LE FLOCH S., 1996. *Regards sur le peuplier, un arbre entre champs et forêts. Du rationnel au sensible*. ENGREF, 298 pp. + ill. + ann. (thèse de doctorat en Sciences forestières).
- LE FLOCH S., 1996. Impacts paysagers de la populiculture. *Cour. Env. INRA*, 29,39-46.
- LE FLOCH S., 1996. Le peuplier dans la peinture de paysage. Esthétique et originalité d'un arbre de l'ordinaire. *Paysage et aménagement*, 34, 14-22.



Dessins de Claire Brenot,
d'après des photographies de Sophie Le Floch